

En ce moment, Haro ordonna de cesser le feu. On ouvrit des conférences avec Comonfort pour traiter de la paix au milieu d'un champ de bataille troublé par les appels des blessés et les plaintes des mourants.

Les pourparlers terminés, les dissidents se retirèrent sur Puebla, avec leurs trophées; mais ayant trouvé le pont de Mexico occupé par les forces de Comonfort, Miramon, à la tête de l'avant-garde, dut forcer le passage.

Comonfort sur l'avis de ses généraux avança sur Puebla et aussitôt le *cerro* de San Juan eut à soutenir une lutte acharnée. Les prononcés l'abandonnèrent, non sans avoir fait éprouver de sérieuses pertes à l'ennemi.

Le siège commencé, le président essaya de prendre la Penitenciaría et l'église de la Merced. Miramon, chargé de la défense de cette partie de la ville, disputa le terrain pas à pas.

Les prononcés malgré leurs faibles ressources résistèrent pendant 28 jours aux attaques de l'armée libérale avec le courage héroïque que leur inspirait la cause qui leur était confiée. Ces hommes, pareils aux soldats du désespoir, semblaient vouloir s'ensevelir sous les ruines d'une cause qui allait périr. Ils redoublèrent d'impétuosité et d'efforts. On vit rarement lutte plus opiniâtre. Chaque rue, chaque maison était défendue avec un courage voisin du délire — la fumée de la poudre qui enivre, et le vertige de la bataille qui aveugle soutenaient leur valeur. Cependant les prononcés devaient bientôt succomber sous le nombre; ils durent se replier vers le centre de la place, et leur chef demanda à capituler.

Comonfort commença les négociations d'usage, et les principaux articles ayant été acceptés, on stipula le respect de la vie et de la propriété des vaincus; le gouvernement ferait donner à ceux-ci un emploi en rapport avec leur situation particulière et dans les lieux qu'il jugerait convenable.

Sous ces conditions, les prononcés abandonnèrent Puebla et se retirèrent dans leur foyers, persuadés de la bonne foi de Comonfort; mais celui-ci était à peine rentré dans les murs

de la ville vaincue que les journaux libéraux attaquèrent sa conduite comme étant empreinte d'un caractère de faiblesse.

Le Président, pour mettre un terme aux reproches de son parti, interpréta la convention de Puebla en alléguant que le gouvernement s'étant réservé dans la capitulation la faculté d'accorder un emploi à sa convenance aux chefs et officiers réactionnaires, il usait de cette latitude en incorporant les vaincus en qualité de simples soldats dans les rangs de l'armée victorieuse; et des ordres furent donnés en conséquence.

La conduite du Président provoqua une indignation générale. Comonfort s'était montré sans énergie lors de la capitulation de Puebla, et il donna de nouvelles preuves de l'indécision de son caractère dans l'interprétation du traité.

Les faiblesses et les fautes de cet homme d'État furent exagérées et exploitées par ses partisans, qui dénigrèrent ses succès, usèrent son autorité et le rendirent impuissant à conjurer l'orage amoncelé par leurs intrigues.

Le parti vaincu, encore vibrant de colère et de haine, sembla oublier un instant ses cruelles défaites pour s'unir aux libéraux mécontents, dans le but de précipiter la chute de Comonfort.

Après la prise de Puebla, le Président fit promulguer une loi qui mettait à la disposition de la nation les biens que le clergé possédait dans la ville, en prétextant les agissements de cet ordre dans le dernier *pronunciamento* que les libéraux venaient d'étouffer.

Cette confiscation qui, sans jugement, disposait des richesses du clergé de Puebla, fut considérée comme une atteinte à la propriété particulière et comme une violation du traité avec les vaincus.

Comonfort, de retour à Mexico, fit sa fameuse loi du 25 juin 1856, et plus tard le congrès promulgua la Constitution actuellement en vigueur au Mexique, et dont nous avons eu précédemment l'occasion de donner un léger aperçu.



Nous nous arrêterons un instant sur la loi du 25 juin 1856, parce que celle-ci eut une influence directe sur les événements qui se sont succédés quelques années après et qui ont causé tant de maux chez les Mexicains.

Miguel Lerdo de Tejada, ministre des finances sous Comonfort, fut l'auteur de la loi précitée, qui défendant au clergé de posséder des bien-fonds, ordonnait que les locataires des immeubles prissent possession de ces biens en qualité de propriétaires et en payassent la location au clergé, comme intérêt du capital de l'immeuble. Le nouveau possesseur n'avait à payer à l'État que les droits ordinaires concernant la mutation de domaine.

L'Église possédait environ 60 millions de piastres en bien-fonds. La plupart consistaient en propriétés rurales et urbaines, auxquelles il faut ajouter plusieurs églises et couvents.

L'archevêque Lazaro de la Gauza y Ballesteros, dans le but de mettre sa responsabilité à couvert, s'empessa de réunir son chapitre pour délibérer sur la conduite à suivre dans d'aussi graves circonstances.

Vieillard instruit, versé dans l'étude des langues mortes et de la théologie, il connaissait mal son époque; l'obstination quelque peu exagérée de son caractère l'empêchait du reste d'envisager froidement la mesure radicale prise par le gouvernement et dont la conséquence devait entraîner la ruine de son Église.

Le chapitre adopta une politique d'opposition extrêmement violente.

Bientôt l'excommunication, le refus de sépulture et des sacrements, les anathèmes vinrent alarmer les consciences et jeter dans le foyer révolutionnaire des éléments de haine implacable qui devait briser tant de carrières et plonger tant de familles dans le deuil.

Les biens du clergé faisaient vivre depuis le pauvre curé de campagne relégué dans les lieux le plus éloignés de la

civilisation, jusqu'aux opulents prélats habitant les palais somptueux des grandes cités. Ils servaient en outre à l'entretien d'un grand nombre de familles (50,000 environ) composées de majordomes des couvents, de sacristains et de tout ce monde particulier qui vit à côté de l'Église.

On comprend que ces gens-là, habitués à mener une existence facile et à l'abri des soucis du lendemain, s'insurgèrent contre une loi qui devait mettre un terme à une vie dont ils regrettaient l'oisiveté et l'abondance.

Le parti libéral, en enlevant au clergé ses immenses richesses, source de son influence, porta à cette institution un coup dont elle ne s'est jamais relevée. Ceci d'autre part eut pour résultat pratique de mobiliser les biens de main-morte et permit au locataire économe de devenir avec le temps propriétaire à son tour.

Dans cet état de choses, le jeune colonel Luis G. Osollo s'insurgeait dans le petit village de Saint Juan Coscomaltepec. Il fut rejoint par l'espagnol Cobos.

Calvo soulevait bientôt après la garnison de San Luis Potosi, et le colonel Tomas Mejia tint en échec les États de Queretaro et Guanajuato.

Sur ces entrefaites, Miramon, accompagné du commandant Francisco Velez, pénétra de nuit à Puebla. Il séduisit le capitaine de garde au palais, qui s'engage à livrer son poste à minuit. Les deux conjurés en attendant l'heure fixée se rendent au théâtre et là ils trouvent le commandant de la place José Maria Garcia Conde qui recevait du colonel José Barreiro l'assurance de l'excellent esprit qui animait la garnison.

Minuit allait sonner. Velez, arrivé près du palais, simule l'ivresse, et est appréhendé par la police qui veut le conduire en prison.

Miramón s'approche, insinue aux agents que l'ivrogne est un officier de l'armée qu'il doivent conduire au poste militaire.



Les gardiens obéissent et Velez, à peine entré au corps de garde, s'arme d'un pistolet et somme l'officier Campos de remplir sa promesse. Celui-ci met son poste à la disposition de l'audacieux Velez.

Miramón avec ce faible appui se dirige vers les appartements du commandant de la place et lui ordonne sous peine de mort de lui livrer la garnison. García Conde dut obéir, et pendant que Miramón s'empare de la caserne, Velez trouvant de la résistance auprès de Barreiro qui commandait le 2<sup>e</sup> bataillon de ligne, le fait conduire sur une petite place, et feint de vouloir le fusiller. Cet officier, intimidé, remet sa troupe aux ordres des conjurés, et obtient sa liberté.

M. Eugenio Barreiro, sachant ce qui se passait dans la place, se met à la tête de son régiment de cavalerie et profite de la nuit pour s'enfuir vers Tzamal, où il arrive le lendemain matin. De ce point, il envoie un courrier à Comonfort pour lui apprendre les étranges événements dont Puebla venait d'être le théâtre. En ce moment arrivait son frère José Barreiro avec le général García Conde que Miramón avait fait placer dans une diligence et diriger sur Mexico.

Deux jours après, le général Joaquín Orihuela arriva à Puebla avec une petite troupe composée de 600 hommes, qu'il mit à la disposition des réactionnaires. Miramón sous les ordres du général Orihuela organisa une défense sérieuse qui contraignit Comonfort à envoyer une armée de 10,000 hommes sous les murs de Puebla.

Cette armée fut confiée au général Tomás Moreno, qui marcha immédiatement sur la ville sans rencontrer d'obstacles en route, mais en arrivant devant la place, il y trouva une garnison de 2000 hommes secondée par une partie des habitants, résolus à lui opposer une résistance acharnée.

L'attaque commença bientôt sur la Concordia. Miramón occupait cet édifice et disputa le terrain avec son courage habituel. Les troupes libérales ayant pénétré dans l'église, Mira-

mon, suivi d'une poignée de braves, s'établit dans le chœur, et la défense fut si rude que l'assaut et la prise de cette partie de l'édifice coûtèrent 500 hommes à Moreno, y compris le capitaine d'artillerie Manuel López Bueno, officier fort estimé dans l'armée mexicaine.

Nous citerons ici un acte de bravoure de Miramón, qui du reste ne surprendra pas ceux qui ont eu connaissance de l'extrême témérité du général.

Au plus fort du combat et au moment où les troupes libérales cherchaient à enlever une barricade, le drapeau qui se trouvait sur celle-ci tomba la hampe brisée par la mitraille. Miramón donna des ordres pour qu'il fût remplacé, mais les soldats hésitèrent devant une mort presque certaine.

Miramón s'élança alors sur le sommet de la barricade, et de ce point périlleux, commanda à un de ses officiers d'aller chercher le pavillon qui flottait loin de là sur le palais du gouvernement. Miramón, impassible au milieu des balles et le visage tourné vers l'ennemi, attendit le drapeau, qu'il planta de ses propres mains sur le point le plus élevé du retranchement.

Puebla dut enfin succomber et se rendre après trente-deux jours de combats partiels. Miramón put sortir de la ville avec Orihuela, mais ce dernier fut bientôt après capturé et fusillé par le général Pueblita à San Andrés Chalchicomula.

Miramón ayant réuni une petite troupe de 80 cavaliers, se présente une nuit devant Toluca : il fait mettre pied à terre à une partie de ses soldats, et suivi de ceux-ci, de Manuel Ramírez Arellano et du commandant F. Velez, il pénètre grâce à l'obscurité dans la caserne, fait prisonnier un bataillon qui y était logé, et l'amène avec lui. Aussitôt que le commandant de place Plutarco González apprend ce hardi coup de main, il se met à la poursuite de Miramón. Celui-ci l'attend aux environs de Toluca et le bat à l'hacienda de la Gabia.

Miramón poursuit sa route vers Sultepec, village qu'il trouve



fortement défendu et qu'il essaie d'enlever avec le peu de troupes qu'il a sous sa main; mais dans l'attaque, il est gravement blessé à une jambe. On le conduit couché sur un brancard jusqu'à l'*hacienda* de Atenco, où il est soigné secrètement dans la crainte que sa présence ne soit signalée aux autorités de l'État de Mexico.

La blessure augmente de gravité; on est sur le point d'amputer la jambe: le propriétaire de l'*hacienda* Juan José Cervantes fait conduire le blessé à Mexico, au milieu des plus grandes difficultés. Grâce à des soins intelligents Miramon est bientôt guéri et se dispose déjà à partir, lorsqu'un domestique infidèle va le dénoncer à la police. Juan José Baz, gouverneur de Mexico, accourt chez Cervantes et se saisit de Miramon qu'il fait enfermer dans un cachot.

Miramón était en prison depuis un mois, lorsqu'un jour au moment où on relevait la garde il reconnaît dans le chef d'escouade son ancienne ordonnance Trejo, qui plaçait en sentinelle devant sa porte un nommé Ignacio Mucinos ancien caporal du bataillon de Californie que le prisonnier avait commandé autrefois.

Ces deux hommes du peuple éprouvaient pour leur ancien chef un attachement extraordinaire, et le lendemain matin, en relevant la garde, Mucinos donna son uniforme à Miramon, et Trejo l'ayant placé parmi ses hommes, le fait sortir de prison. Étant arrivé du côté de la "*Acordada*," Miramon sort brusquement des rangs et s'évade. Par une circonstance heureuse, le fugitif trouve au Paseo Nuevo son ami dévoué Raimundo Mora, riche propriétaire de la capitale, qui le conduit dans son *hacienda* de Pablo del Medio, où Miramon recouvre complètement la santé et bientôt on le voit partir à la recherche de nouveaux éléments pour combattre le gouvernement de Comonfort.

Ayant réuni 200 chevaux, il marche à leur tête sur Cuernavaca, dont il s'empare. Il reçut en ces moments la nou-

velle du coup d'État de Comonfort, et du *pronunciamiento* de Mexico. Ces graves événements l'obligèrent à se rendre à la capitale de la République, où eurent lieu les faits dont nous parlerons au prochain chapitre.

